

49 N° 1 1922

Expériences spirites

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 18 - 29

<https://www.nrt.be/en/articles/experiences-spirites-3057>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Expériences spirites

C'est du gros livre de M. P.-E. CORNILLIER qu'il s'agit (1). Publié l'an dernier, chez Alcan, considéré comme très sérieux par Maeterlinck, coûtant d'ailleurs, « majoration comprise », la somme respectable de 15 francs, ce volume semble destiné à produire un certain effet et à demeurer comme un document. Ne prétend-il pas nous montrer, avec preuves à l'appui, « *le développement d'un médium par des forces nettement et clairement extérieures à lui-même, son éducation par des... Esprits ayant vécu sur la terre, incarnés dans la forme humaine, et continuant leur évolution par delà la mort* » (p. 11-12. Les italiques sont de l'auteur).

Voilà qui est crâne. Nous savons ce qu'on nous promet. Il faut bien le dire, rien de tout cela ne tient debout. Nous ne voulons railler personne et les brocards que M. Cornillier attend avec résignation (p. 1) ne viendront pas de nous. La bonne foi de l'auteur est évidente, mais les expériences que son livre rapporte sont conduites en dépit de toute méthode. Les règles à suivre dans l'investigation des phénomènes psychiques ont été admirablement méconnues ; les

(1) *La survivance de l'âme et son évolution après la mort. Comptes-rendus d'expériences*. 1920. in-8°, 578 pages. M. Louis Lormel, rédacteur à la *Revue Spirite* et à la *Revue du Spiritisme*, collaborateur immédiat de M. Gabriel Delanne, appelle M. Cornillier « un des noms les plus marquants du spiritisme en France ». (Cf. PAUL HENZÉ, *Les morts vivent-ils ?* Paris, Renaissance du livre, p. 158.

résultats doivent être rejetés en bloc. Et pourtant la personne de l'écrivain, la bonté foncière de cet excellent artiste — car M. Cornillier est artiste peintre — attirent plus encore que la déférence, la sympathie du lecteur. On voudrait, comme les bourreaux au Moyen-Age, lui demander pardon avant de le toucher. Mais dans l'intérêt supérieur du public, certaines remarques — entièrement objectives — sont nécessaires. Nous allons nous permettre de les formuler, et si nous contristons un cœur droit, ce sera bien malgré nous.

L'histoire est simple : M. Cornillier a découvert fortuitement chez un de ses modèles d'atelier, la petite Reine, des aptitudes médiumniques dont il essaie de tirer parti. Du consentement de la jeune fille, il l'hypnotise, après quelques séances de typtologie plutôt insignifiantes. En transe, le médium répond aux questions et finit par se prétendre en communication avec un esprit supérieur, « très évolué » et nommé Vetellini. M. Cornillier ne doute pas de la réalité de ce Vetellini, mais il songe aux incrédules, et il demande avec une certaine insistance qu'« un être décédé, inconnu de lui et du médium, vienne donner des preuves d'identité vérifiables » (p. 55). A la 74^e séance, la preuve n'est pas encore fournie, mais on l'annonce comme prochaine. Quelques essais peu convaincants sont tentés. A la 107^e séance, Vetellini, parlant par la bouche du médium, comme toujours, déclare qu'il a amené avec lui deux Esprits de gens inconnus, morts dans des villes lointaines, et sur lesquels on donnera des renseignements.

Nous allons donc être servis (p. 541). Hélas ! le même Vetellini avertit tout aussitôt l'honnête M. Cornillier que cette expérience — on ne sait trop pourquoi — compromettra gravement la santé du médium, aussitôt notre auteur abdique. Et — notez ce trait de naïveté charmante — « malgré les supplications du médium », qui veut le faire *revenir* sur sa décision, M. Cornillier ne cède pas, sentant que sa responsa-

bilité serait trop grande. Et puis, direz-vous? Et puis, plus rien; le livre se termine là. C'est la 107^e et dernière séance. Il eût été sage de ne rien écrire du tout, puisque l'expérience avait échoué; il eût surtout été logique de réformer à l'aide de cette dernière page les affirmations de la première.

M. Cornillier n'y a pas songé, parce que c'est le *contenu* des révélations de petite Reine qui l'intéresse surtout. Il ne cherchait des preuves que pour les mécréants comme nous. Lui n'a jamais douté de la réalité de ces messages, et c'est peut-être ce qui explique l'incurie de sa méthode, cette persévérance touchante à négliger les précautions élémentaires, cette incapacité à percevoir le fil blanc dans les malices et ce soin de laisser la clef dans toutes les serrures.

Voyons ceci de plus près.

Première règle : renseigner complètement le lecteur sur l'état physique et moral du médium, sur ses tares et sur ses antécédents. De ce diagnostic il n'y a pas la moindre trace dans tout le volume. Nous devons attendre la 27^e séance pour apprendre dans une parenthèse occasionnelle, que le père de petite Reine est alcoolique, qu'il y a chez elle des scènes violentes, qui l'impressionnent vivement (p. 121). Mais dans la conclusion elle redevient « un petit animal sain et bien constitué » sans tare aucune (p. 548). Elle est pourtant presque toujours souffrante (296, 241, 220, 102, 182, 184), agitée (239, 234), tout à fait malade (356, 328, 225), pâlie et amaigrie (541, 68), impressionnable à l'excès (368, 251, 180, 169), riant et pleurant à volonté, dirait-on, (208, 179, 120). Il ne faut pas être médecin pour reconnaître dans cette enfant, et à une époque de troubles physiologiques (101) un sujet à surveiller de très près.

Le bon M. Cornillier manque sans arrêt à cette *deuxième règle* : défiez-vous du médium, sans jamais le lui montrer.

Il est d'abord pour petite Reine d'une compassion paternelle. Même dans ses comptes-rendus elle reste la « pauvre

petite » (vg. : p. 68, 80, 81, 106, 107, 125, 205), elle fait pitié à voir (p. 241),¹ et il accepte sans contrôle ses affirmations les plus contestables : Cette petite parisienne, qui est mariée et ne doit donc plus être dans l'enfance, décrit la fontaine de Carpeaux, « qu'elle n'a jamais vue », ajoute M. Cornillier (p. 132). On serait curieux de savoir où est la preuve de cette ignorance. Elle se transporte en esprit à Nantes, « qu'elle ne connaît pas » (p. 208), et M. Cornillier « s'émerveille » de l'entendre décrire les « petits bonnets portés par les femmes dans les rues, des petites coiffes blanches si drôles... et leurs cheveux tout tirés comme ça » (ibid.). Quelle preuve d'authenticité, pense notre auteur ! Comme si le costume des Bretonnes ne pouvait se voir qu'en Bretagne. Tous nos écoliers de village nous décrivent, avec beaucoup plus de précision, les chapeaux des Chinois ou les plumes des Peaux-Rouges. Est-ce que petite Reine n'a jamais jeté les yeux sur un journal illustré ?

Toujours en sommeil hypnotique, elle part, avec quelques esprits, et elle survole Paris : elle tourne autour de Montmartre et domine le parc Monceau (p. 48), puis elle rentre vite dans son corps physique, « parce qu'il pleut » (p. 51), et M. Cornillier, enchanté, met une note au bas de la page : « Vérité exact ». Elle part une seconde fois, « en corps fluide », au-dessus de la Monnaie, mais « c'était mouillé partout ; elle avait peur d'être trompée », ou bien elle craint de tomber dans la Seine (p. 46), ou d'être égarée par des esprits inférieurs, qui, paraît-il, foisonnent aux altitudes ordinaires, et qui sont de mauvais compagnons. « Séance de grand intérêt », écrit M. Cornillier (p. 47). La migraine au réveil, dit l'Esprit, est le signe qu'on s'est laissé entraîner dans des excursions aventureuses, en corps fluide, pendant le sommeil. « Parfaitement juste », dit notre auteur, et il ajoute : « Il faudrait une sténographie complète de ces propos, ou mieux encore un phonographe, donnant l'accent et l'émo-

« tion... » (p. 49). Rien ne le met en défiance. L'Esprit, très évolué, du mystérieux Vetellini, déclare qu'il a en des maux de tête — M. Cornillier note ce précieux renseignement sur le régime des santés dans l'Astral. Un autre s'occupe là-bas de Bourse et de Banque — « très intéressant » ajoute notre auteur (p. 444). Ces esprits ont des opinions politiques, sociales, religieuses, qui sont encore pour eux des sujets de controverse (p. 203); ils ont même plus que des couleurs politiques, ils ont de vraies couleurs « optiques » : il y a les esprits gris, et les esprits bleus « plus individus que les gris » et des esprits blancs « plus individus encore que les bleus » (p. 198) et des esprits rouges, ou gris-bleuâtres (207). Ce bavardage puéril reste pour notre auteur une révélation précieuse. Il n'a « jamais douté de la réalité des visites en corps fluide de petite Reine (200), et il élabore toute une théorie sur la coloration des effluves, la « substance bleue sortant à gauche, la rouge à droite » (p. 212).

On se fatiguerait à tout glaner : les esprits portant des chapeaux et des gilets de velours (184), et des faux-cols, et connaissant dans la vie astrale « des efforts physiques pénibles », sans éprouver de « fatigue » (202) (1).

Un seul mot encore sur ce chapitre : M. Cornillier a emmené petite Reine à Saint-Lumaire où il passe ses vacances, avec sa femme et une servante qui jalouse féroce ment le médium. On est installé depuis plusieurs semaines dans cette nouvelle demeure, et petite Reine qui souffre de la poitrine, demande en sommeil hypnotique du « sirop à la créosote », ordonné jadis à M. Cornillier par Vetellini (c'est-à-dire par petite Reine). Comment savait-elle, s'écrie notre

(1) A propos des « expériences » de Sir Olivier Lodge, dont nous avons parlé ici même, M. Cornillier a publié une brochure complémentaire sur *les conditions de la vie post mortem. On y voit que les esprits s'habillent chez nos tailleurs.*

auteur, que ce sirop était dans une malle au grenier? (p. 414 note). Tout simplement parce que le juste — et vous en êtes, M. Cornillier — parce que le juste, comme disaient les vieux Grecs, habite une maison de verre, et parce que les femmes aiment à fureter.

Troisième règle. Donner au lecteur des procès-verbaux fidèles, matériellement fidèles, de toutes les séances.

L'ouvrage dont nous parlons n'en contient pas un seul. Tout a été résumé, arrangé, égalisé, échenillé. En bonne critique de pareils documents sont considérés comme nonavenus. Les rapports sont incomplets (p. 218, 286). Il y a une note astronomique sur le soleil, dictée par Vetellini et qui promettait d'être réjouissante. On ne nous en donne que quelques mots : « le soleil, terre en formation, inhabitable actuellement, dont la chaleur et la lumière proviennent du... gaz ». Grand Dieu que tout ceci est neuf ! Et puisque petite Reine n'est jamais allée dans le soleil, il faudra bien conclure que Vetellini, l'astral, existe et la renseigne... Les rapports ne sont pas seulement incomplets, ils sont « triturés », nous n'osons dire truqués (p. 164, 255, 295, 568, 569). « Je demande au Maître (Vetellini) de me « laisser faire une sorte de récapitulation de l'enseignement « transmis de façon à éliminer les contradictions ou les « erreurs provenant soit du médium, soit de ma rédaction. « Il approuve » (p. 295). Il est bien bon vraiment, mais nous n'y trouvons point notre compte, et pareil procédé est la mort de toute discipline historique. On a suffisamment reproché à Platon d'avoir « arrangé » Socrate. Vetellini aurait pu s'en souvenir.

Quatrième règle. Ne jamais manifester aucun sentiment au sujet des réponses reçues, ni pendant ni après la séance. Kenyon, l'égyptologue connu, dans un admirable petit manuel : « *How to observe in archaeology* » note judicieusement que chaque fois qu'on traite avec un marchand, on

même avec un ouvrier de fouilles, il faut paraître entièrement *unconcerned*, impassible et indifférent. On sait que les fameux chevaux d'Elberfeld, le *Klugchans* de Von Osten entre autres, se guidaient, pour découvrir les résultats arithmétiques, sur l'expression de physionomie des interrogateurs. M. Cornillier, dans sa candeur honnête, ignore tout de ces ruses élémentaires, qui sont l'A. B. C. du métier. Il montre sa joie quand la réponse est conforme à ce qu'il attend (p. 116, 393), il crie bravo (p. 173, 174), ou il s'indigne (p. 295), il discute (p. 110), il encourage (p. 448), il épilogue (p. 118), il propose des solutions conciliantes (p. 440, 451), il suggère lui-même le mot décisif (p. 440), bref, sans le savoir, c'est lui qui dirige et instruit son médium.

Quand on a dû, par profession, interroger des candidats aux examens, on sait de quelle finesse la plupart sont doués à ces moments critiques pour deviner la réponse dans le tour même de la question et pour apercevoir sur le visage du professeur, comme sur une boussole marine, la direction de l'aiguille aimantée : un simple froncement de sourcils, un plissement des lèvres, et ils auront tôt fait de rectifier l'orientation de leurs discours.

Et dans le cas spécial de M. Cornillier, ce qui augmente notre inquiétude, c'est la fragilité des indices qui lui font croire que son médium est en transe, dépersonnalisé. Une simple altération de la voix, dans une conversation jusque-là normale, une expression de physionomie qui change, et M. Cornillier de conclure : ce n'est plus petite Reine qui parle, c'est Vetellini. Le lecteur est malheureusement plus exigeant, et ce n'est pas lui qui a tort (p. 31, p. 179).

Cinquième règle. Ne jamais dire d'avance ce qu'on désire obtenir d'une expérience ou d'un interrogatoire. On sait que Boucher de Perthes, le fondateur de la préhistoire, avait eu l'idée de déclarer à ses ouvriers que les bons instruments

amygdaloïdes, les haches en silex taillé, ne lui suffisaient plus et qu'il serait enchanté qu'on découvrit dans les alluvions de la Somme des ossements humains. Peu de temps après, des terrassiers lui apportaient la mâchoire humaine de Moulin-Quignon.... et la pièce, intrinsèquement inattaquable, restera considérée comme suspecte et non-avenue pour les archéologues. Cette histoire n'est pas la seule.

Ici encore l'impassibilité et le mutisme sont les premières qualités du bon observateur. M. Cornillier ne s'en doute pas. Une certaine Fernande Raymond, que petite Reine a connue, paraît-il; dans sa jeunesse, vient communiquer « en esprit » avec elle. Elle déclare qu'elle s'est jetée dans le Rhône à Bordeaux. M. Cornillier fait remarquer au médium que le Rhône et Bordeaux ne vont pas bien ensemble. Alors « un « petit colloque s'engage entre Reine et Fernande. J'entends « Reine qui s'excuse... puis se retournant vers moi, elle me « dit que c'est elle qui a mal compris, mal entendu. Ce « n'était pas Rhône mais Garonne... » Fernande a passé sa dernière nuit à Bordeaux à l'Hôtel de la Gare (p. 30). Or Bordeaux est peut-être la seule ville de France qui n'ait pas un seul Hôtel de la Gare. L'administration des postes s'est chargée de le faire savoir à M. Cornillier en lui retournant la lettre qu'il avait expédiée à cette adresse.

Autre affaire : il déclare à Reine, alors en légère hypnose, (171) qu'il veut faire le portrait du fameux Vetellini d'après les descriptions que le médium lui a données plusieurs fois. Deux jours plus tard, Reine, entrant dans l'atelier et se trouvant subitement en présence de la toile, montra une surprise ébaliée, et déclara : C'est Vetellini! Et cette divination semble à M. Cornillier tout à fait merveilleuse et probante. « J'étais à peu près aussi étonné qu'elle! » (p. 179).

Il lui dit qu'elle doit se rendre « en corps fluïdique » au musée égyptien du Louvre « dont elle ignore l'existence » (p. 297); il lui indique même l'itinéraire. Elle y voit « des

pierres, des statues, des tombeaux », et dans la troisième salle, à l'étage, « la momie à sa place exacte » (ibid). « Elle perçoit dans ce cadavre... une vitalité persistante et croit probable que l'Esprit est toujours relié à ce corps ». Mais, si nos souvenirs sont exacts, la troisième salle égyptienne, à l'étage, est celle du fameux Scribe accroupi, de Sakkâra, et il n'y a, du côté des fenêtres, que des *étuis* et des *cartonnages* de momies. M. Cornillier aura sans doute par ses questions fourni, comme toujours, à son médium les éléments de la réponse.

Sixième règle. Ne jamais lâcher le médium quand il se coupe ou s'embarrasse dans ses réponses. Cette cruauté froide répugne à notre excellent auteur; mais quand on se laisse attendrir par les cris des patients, il faut renoncer à être chirurgien. Petite Reine use d'une industrie naïve et bien féminine pour replâtrer ses erreurs. Elle feint de croire que c'est l'Esprit qui « a mal dit », ou qui l'a trompée sciemment; elle boude; elle déclare à l'Esprit que M. Cornillier désormais ne croira plus à rien. Ce sont des « scènes du plus haut intérêt » et « si vivantes qu'elles doivent être vraies ». Pas un seul instant, le doute n'effleure même la conscience de notre brave artiste. S'il avait entendu Sarah Bernhardt déclamer :

« Wagram, je comprends tout, je suis expiatoire »

il aurait juré que cette femme était bien le fils du grand Empereur.

Pendant une séance à Saint-Lunaire, le 25 juillet, Reine déclare : « Magnétisez-moi un peu plus. Il y a quelque chose là que je ressens, sans arriver à voir, un Esprit peut-être ». (p. 367). On lui fait de nouvelles passes. Faute grave de méthode; et qui nous montre que le médium sait parfaitement qu'il dort — contrairement à ce que M. Cornillier nous a déclaré (p. 13).

Reine annonce qu'elle va faire venir un musicien, l'esprit

de Méhul, mais plus tard, quand on sera rentré à Paris.

Nouvelle erreur de méthode : ce que le médium annonce, il peut évidemment le préparer tout à l'aise, et n'importe quel dictionnaire, n'importe quelle brochure, un simple revers de cahier d'écolier, un bout de journal lui auront fourni les renseignements biographiques. C'est d'ailleurs ce qui se produit. M. Cornillier seul n'en voit rien. Le 10 novembre à Paris, Reine, toujours en hypnose (une hypnose bien singulière : p. 430) parle encore de Méhul, et du Jugement de Pâris, et *demande* à M. Cornillier, *qui répond ingénument* ce que veulent dire ces mots. Elle annonce que vendredi on donnera tous les détails voulus sur Méhul. Et une semaine après, Reine annonce que Méhul est né à Givet en 1763, et qu'il est mort en 1817, et raconte ce qu'une notice populaire peut révéler au premier venu. M. Cornillier interroge : quel était votre maître? Reine s'énerve, feint de ne pas entendre la réponse de l'Esprit. M. Cornillier « va renoncer à continuer » (p. 440) tellement le médium est agité; puis il *propose* lui-même : Kreutzer, qui est accepté comme réponse par Reine. Et Glück? « Il avait beaucoup de bon, mais je fais des réserves. » « Étiez-vous marié? aviez-vous des enfants? » — « Ah! ça, ça m'agace. » Et Méhul s'enfuit, disant qu'il reviendra à une autre séance, accompagné de Kreutzer, pour tout expliquer.

La semaine suivante, c'est Glück qui est devenu le professeur de Méhul. L'Esprit s'était donc trompé. Ce qui suit mérite d'être cité. C'est toute la méthode Cornillier en action : « En cherchant à comprendre la cause de l'erreur, je provo-
« que une scène indescriptible. Evidemment Méhul doit
« accuser Reine d'avoir mal transmis, car, elle se défend
« comme un diable. Redressée, frémissante de colère, elle
« réplique : « C'est ta faute à toi. Oui, oui, tu as bien com-
« muniqué comme ça. » Mais il riposte vertement et Reine,
« en rage, prend Vetellini à témoin. Vetellini lui donne tort.

« Alors, brusquement, elle se rejette dans le fauteuil, tournant le dos à ses contradicteurs. Elle boude... »

« Quelques instants d'attente... Puis, elle se relève et s'explique avec eux... Bon..., bon... elle dira alors que c'est elle qui a commis l'erreur. Elle se penche vers moi : Eh bien, c'est moi qui ai mal transmis. Mais comment voulez-vous?... (Sa rage la reprend). Il ne se donne pas la peine de parler ! Je ne le comprends qu'à moitié ! c'est trop difficile aussi ! »

« Le calme revient... et le point est fixé : C'est bien Glück qui a été le maître. Les réserves faites par Méhul à son sujet étaient relatives à l'homme et non à ses œuvres. » (p. 449). Les scènes recommencent à la page suivante à propos de certains français, contemporains de la grande Révolution et qui « sont morts en soixante-dix » pendant la guerre franco-allemande !... Visiblement la chronologie de petite Reine est défectueuse ; mais M. Cornillier rectifie et explique : ces français sont morts une première fois pendant l'époque révolutionnaire, et ils se sont réincarnés à temps pour recevoir les balles prussiennes en 1870. C'est ce qui est « finalement » établi (p. 451) mais Reine est « énervée » « furieuse » « épuisée », et on doit la consoler.

Tout le reste est à l'avenant. Les prédictions de l'enfant sont pitoyables ou grotesques : il y aura des accidents de chemin de fer ; (p. 525) la France finira dans les convulsions intestinales, (p. 94) Poincaré mourra avant 1913 (p. 162, 480).

La doctrine est un mélange de Kardécisme, suggéré au médium par M. Cornillier, et d'enfantillages, où on retrouve la part propre de petite Reine. Dieu est, paraît-il, un vieux mot, un peu lourd et trop concret, bon pour la foule. Les savants, les Esprits Supérieurs, ces « astraux » qui font de la philosophie un corps fluide (p. 299), ont trouvé à Dieu des équivalents moins grossiers. Ils ne disent plus Dieu, mais

« *la main.* » Il paraît que c'est moins concret et plus intelligent (p. 248, 295, 299).

Les biologistes trouveront des pages bien réjouissantes sur l'embryologie : science qui a toujours fort préoccupé nos spirites. Il est dommage qu'on ne puisse rien en citer dans cette Revue.

Les philosophes et les psychologues apprécieront aussi cette mathématique de la liberté formulée à la manière d'Euclide : « une moitié de la vie est dominée par la Fatalité, un quart appartient au libre arbitre ; un quart à l'influence modificatrice des Esprits » (300). C'est un peu comme l'invalidé qui avait été blessé en deux endroits : une fois à la jambe gauche et une fois à Marengo.

Faut-il continuer?... faut-il même conclure?

Il y a un siècle on se moquait volontiers des « croyants » — c'étaient les catholiques — et les sceptiques voltairiens les trouvaient bien naïfs.

Pour peu que le spiritisme fasse encore du progrès, les catholiques se verront en butte à une accusation tout opposée : on leur reprochera d'être trop exigeants sur la preuve et de ne pas croire « avec les simples ».

C'est d'ailleurs le propre de la vérité, se trouvant à distance égale de toutes les erreurs, d'attirer sur elle des griefs contraires et d'être attaqué des deux côtés. Respecter l'intelligence est le premier des devoirs. Nos catholiques sauront le remplir.

Pierre CHARLES, S. J.